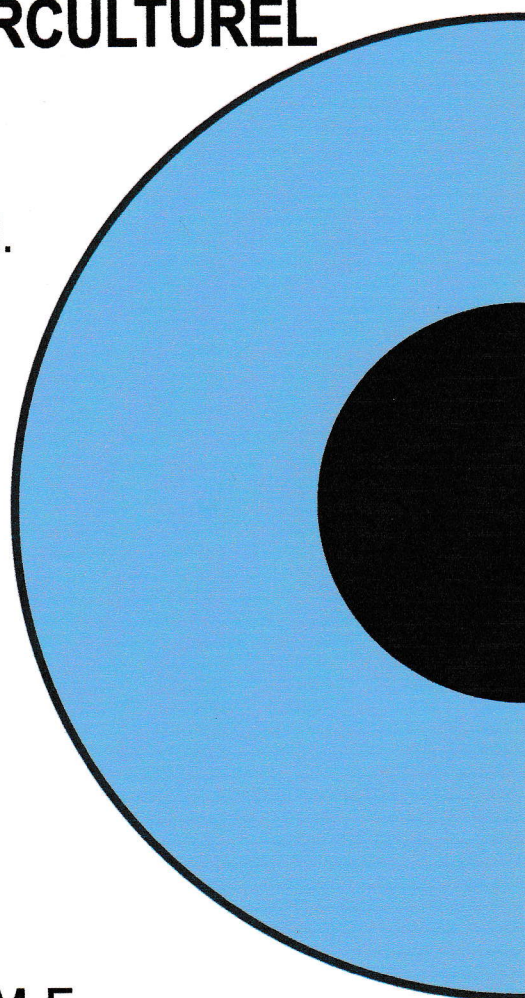


IRIS

LE JAPON ET L'EUROPE TISSAGE INTERCULTUREL

Jean René Klein
& Francine Thyron, éd.



E.M.E.

« Jardins dans une tasse de thé ... ». Facettes japonaises de l'œuvre de Proust

Andreas THELE
Université de Liège

Aujourd'hui on n'associe pas facilement l'œuvre de Proust avec le Japon.¹ Ceci aurait peut-être été plus facile si le premier chapitre de *Du côté de chez Swann*, la première partie de son cycle romanesque, parue en 1913, avait été intitulé : « Jardins dans une tasse de thé ». Mais avec le nom de la petite ville imaginaire de « Combray » et celui de son personnage principal de cette partie, Proust préférait évoquer une époque de la Troisième République française, et le lecteur se souvient tout au plus des souvenirs d'enfance du narrateur, des « joues de l'oreiller pleines et fraîches », ou du goût d'une « madeleine » trempée dans une tasse de thé.

Pour les contemporains de Proust, il était peut-être plus

¹ L'idée de réunir les aspects japonais dans l'œuvre de Proust m'était venue en lisant un article de Philippe Pons concernant une nouvelle traduction de *A la recherche du temps perdu* par Suzuki Michihiko, publiée entre 1997 et 2000 au Japon. Cette édition est illustrée par des aquarelles de Van Dongen comme cela est le cas d'une jolie édition de la Nouvelle Revue Française. Les citations se font d'après cette édition de la NRF de 1947 ornées par ces aquarelles reprises dans la nouvelle traduction japonaise. Voir l'article : « Le Japon à la recherche de Proust », *Le Monde* du vendredi 20 décembre 1996

facile de remarquer les facettes japonaises de son œuvre. Après la publication de *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, pour laquelle Proust reçoit le Prix Goncourt en 1919, on s'enthousiasme pour « ce titre japonais » et Robert de Montesquiou écrit : « quelle provision de savoureuse lecture, à l'abri de ce titre qui semble celui d'une série d'Outamaro ou d'Hiroshige ».²

Quand Proust se met à la recherche du temps perdu, le japonisme en tant que mouvement artistique est en vogue en Occident depuis quelques décennies.³ Grâce à l'ouverture du Japon au 19^e siècle et sa présence très remarquée lors des expositions universelles à Paris de 1867, 1878, 1889 et 1900, les intérieurs de la haute société parisienne débordent d'objets et bibelots venant d'Asie orientale. Les dragons chinois, les bonzaï, les meubles et les estampes japonaises trouvent rapidement des amateurs et collectionneurs dans la haute société, et se vêtir en kimono devient un « must » pour les dames. Sous l'influence de cet arrière-plan, la quête esthétique du passé sera accompagnée d'une initiation à l'univers culturel de l'Asie orientale, son exotisme deviendra un symbole pour souligner les conceptions esthétiques de Proust. Mais on ne trouve pas uniquement des allusions à des conceptions esthétiques du Japon. L'actualité politique est également très présente dans *A la recherche du temps perdu*, reflétant ainsi l'influence considérable que le Japon occupait dans la pensée de Proust. Pour lui, « ce Japon est prodigieux ».⁴

Afin de démontrer, qu'il ne s'agit pas uniquement de citations exotiques pour garnir le décor des personnages du roman, nous commençons par la conception esthétique telle qu'elle est reflétée dans l'œuvre de Proust. Ensuite nous essayons de placer cette conception dans le contexte du japonisme et des chinoiseries du temps,

² Voir Fraisse, p. 101

³ Fraisse situe son apogée en France entre 1880 et 1920, pp. 5-7

⁴ Lettre à Marie Nordlinger de 1904, Correspondance, Vol. IV, p. 50

avant de donner des exemples de l'influence historique et politique de l'époque.

Un des épisodes clés dans *A la recherche du temps perdu* est le célèbre épisode de la Madeleine, qui fait surgir la conception du passé dans la pensée du narrateur. Cet épisode se trouve au début de la *Recherche* et sera repris à la fin. Déjà ici le lien avec le Japon est omniprésent :

« Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait heureux) aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque-là) ; et avec la maison, la ville, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, les chemins qu'on prenait si le temps était beau.

Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé. »⁵

Ce passage avait d'ailleurs été abordé par Proust dans une interview parue dans *Le Temps* du 13 novembre 1913, et un passage similaire se trouve dans *Contre Saint-Beuve*.⁶ On peut saisir toute l'importance que ce passage

⁵ I, 39

⁶ Interview avec Elie-Joseph Bois, dans *Choix de lettres*, pp. 283-289. Le passage dans *Contre Saint-Beuve* se trouve dans

avait pour Proust, quand on sait qu'il avait songé un moment appeler la première partie de *Du côté de chez Swann* « Jardins dans une tasse de thé. »⁷

Pour Proust, le jardin japonais est l'évocation d'un voyage intérieur et imaginaire, sujet que le narrateur reprend plus tard quand pour lui « l'imagination rétablit les proportions, comme pour ces petits arbres japonais nains qu'on sent très bien être tout de même des cèdres, des chênes, des mancenilliers ».⁸ Ainsi Proust peut concevoir la perception du jardin japonais qui emprunte le paysage des alentours dans cette conception des proportions où « nos yeux passent sans transition du parc cultivé aux hauteurs naturelles de Meudon et du mont Valérien ne savent où mettre une frontière, et font entrer la vraie campagne dans l'œuvre du jardinage dont ils projettent bien au-delà d'elle-même l'agrément artificiel ».⁹ Mais cette allusion au jardin japonais est également liée à la réalité et à la présence matérielle des arbres, plantes et fleurs. Pour le narrateur, ce jardin est la réalité très présente de l'esthétique, comme pour « ces jardiniers

la « Préface de l'auteur » : « Mais aussitôt que j'eus goûté à la biscotte, ce fut tout un jardin, jusque-là vague et terne, qui se peignit, avec ses allées oubliées, corbeille par corbeille, avec toutes ses fleurs, dans la petite tasse de thé, comme ces fleurs japonaises qui ne reprennent que dans l'eau. », *op. cit.*, p. 54.

⁷ Dans une lettre à son ami Louis de Robert de juillet 1913, Proust propose : « Aimeriez-vous comme titre : Jardins dans une tasse de thé ... », Correspondance, vol. XII, p. 232.

⁸ III, 92

⁹ II, 266. Pour la conception du paysage emprunté – *shakkei* – dans le jardin japonais, voir Henning, *op. cit.*, pp. 160-164. Voir aussi la définition dans le *Dictionnaire de la civilisation japonaise* l'article « Jardins », pp. 242-251, p. 242 : « - l'« emprunt du paysage » (*shakkei*) : une barrière optique (mur, haie...) cachant le deuxième plan (la ville, l'espace aménagé) met « directement » en contact le premier plan (le jardin) avec le troisième (la nature, incarnée par la montagne boisée : *yama*, omniprésente au Japon). Cet « emprunt » fait de la grande nature l'environnement immédiat de l'habitation... ».

japonais qui, pour obtenir une plus belle fleur, en sacrifient plusieurs autres. »¹⁰

Nombreuses sont les évocations des fleurs, notamment des chrysanthèmes japonais, introduits en France à partir de 1862¹¹, et associés depuis 1887, date de la publication de *Madame Chrysanthème* de Pierre Loti, au raffinement et à la beauté féminine. Dans les réceptions mondaines des amateurs du japonisme, on est fier d'avoir « fleuri sa table rien qu'avec des chrysanthèmes japonais »¹², et Odette de Crécy, qui deviendra plus tard Mme Swann, doit recevoir à ce sujet les critiques de Mme Verdurin, la future princesse de Guermantes :

« Vous ne savez pas arranger les chrysanthèmes, disait-elle en s'en allant tandis que Mme Swann se levait pour la reconduire. Ce sont des fleurs japonaises, il faut les disposer comme font les Japonais. »¹³

Mais comme les jardins et les fleurs ne servent pas seulement de décor, leurs références et évocations dans des contextes divers et variés de *A la recherche du temps perdu* tissent des liens entre les différentes époques et observations du narrateur. Parfois cette évocation de la nature par le narrateur est imprégnée d'une atmosphère de mystère et d'émotion, voyant ces arbres qui « portaient le dessin japonais de leurs ombres, brusquement mon cœur se mettait à battre... »¹⁴. Cette émotion du narrateur est néanmoins atténuée par des conceptions esthétiques, permettant ainsi de développer les descriptions des paysages :

« Comme les rives étaient à cet endroit très boisées, les grandes ombres des arbres donnaient à l'eau un fond qui était habituellement d'un vert sombre mais que parfois, quand nous rentrions par certains soirs rassérénés d'après-midi orageux, j'ai vu d'un bleu clair et cru, tirant

¹⁰ I, 283. Sur l'évocation d'une phrase similaire par Robert de Montesquiou à Proust, voir Albaret, p. 309.

¹¹ Fraisse, p. 9

¹² III, 470

¹³ I, 419

¹⁴ I, 132

sur le violet, d'apparence cloisonnée et de goût japonais. »¹⁵

Mais bientôt cette conception esthétique cède à une contemplation de la nature à travers l'œil attentif d'un amateur d'art, apercevant la réalité comme une image, une peinture :

« Les silhouettes des arbres se reflétaient nettes et pures sur cette neige d'or bleuté, avec la délicatesse qu'elles ont dans certaines peintures japonaises ou dans certains fonds de Raphaël... ».¹⁶ Souvent cette relation entre le naturel et l'artistique est reprise comme un leitmotiv, reflétée, inversée ou transposée selon les besoins de l'auteur. Dans *Du côté de chez Swann* Proust évoque « le duc de Châtellerauld, qui a de magnifiques pommiers au bord de la mer, comme sur un paravent japonais ».¹⁷ Plus tard ce motif est rappelé dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* où « l'horizon lointain de la mer fournissait aux pommiers comme un arrière-plan d'estampe japonaise »¹⁸ pour être finalement repris dans *Le temps retrouvé* où la peinture artistique reflète la nature comme « ces grandes décorations des chambres d'aujourd'hui où, sur un fond d'argent, tous les pommiers de Normandie sont venus se profiler en style japonais... ».¹⁹

L'admiration du narrateur pour le peintre Elstir s'inscrit dans le même contexte, quand il contemple

« les peintures appartenant à ses premières et deuxième manières ... la manière mythologique et celle où il avait subi l'influence du Japon, tous deux admirablement représentés ».²⁰ Parmi ces influences on peut citer celle de la miniaturisation. Comme les bonzaïs dans certains jardins japonais, Elstir s'émerveille dans le domaine de la mode pour une petite ombrelle blanche de Mlle Léa, « C'était (...) tout petit, tout rond, comme un parasol

¹⁵ I, 123

¹⁶ III, 487

¹⁷ II, 150

¹⁸ II, 531

¹⁹ III, 461

²⁰ I, 576

chinois ».²¹ Tandis que la création artistique trouve – comme d'ailleurs chez Monet, van Gogh et d'autres peintres de l'époque – l'inspiration dans les peintures et estampes japonaises, celles-ci déclenchent chez le narrateur le travail de sa mémoire, provoquant ainsi des souvenirs si chers à sa quête du temps perdu : « Une fois c'était une exposition d'estampes japonaises : à côté de la mince découpeure de soleil rouge et rond comme la lune, un nuage jaune paraissait... ».²² Ainsi le couchant du soleil peut paraître au narrateur « comme une magnifique peinture, comme un précieux émail japonais ».²³ Comme le souvenir, l'imagination permet de transformer les objets, de créer une nouvelle réalité, rappelant les formes les plus diverses comme « la photographie d'un chapiteau où je vis des dragons quasi chinois qui se dévoraient ».²⁴

Mais la peinture, représentée par Elstir, n'est pas le seul domaine artistique, que Proust enrichit avec des facettes japonaises. Comme chez Debussy, qui se laissait inspirer pour son poème symphonique *La Mer* (1905) par les estampes de Hokusai, ces facettes japonaises sont également rappelées dans les domaines de la musique, pour laquelle Vinteuil et « la petite phrase de la sonate » servent de modèles, ainsi qu'en relation avec Bergotte, qui représente la littérature.

Peu avant sa mort Bergotte allait à une exposition pour voir la « Vue de Delft » de Ver Meer parce que « un petit pan de mur jaune... était si bien peint, qu'il était, si on le regardait seul, comme une précieuse œuvre d'art chinoise, d'une beauté qui se suffirait à elle-même ».²⁵

Les descriptions des peintures d'Elstir qui semblent sortir des peintures japonaises ou chinoises sont également mises en rapport avec la littérature lors d'une discussion

²¹ I, 619

²² I, 556

²³ II, 614

²⁴ I, 581

²⁵ III, 129

entre le narrateur et Albertine où les actions des personnages de Dostoïevski « nous apparaissent aussi trompeuses que ces effets d'Elstir où la mer a l'air d'être dans le ciel. »²⁶ Peinture et écriture commencent à se confondre, comme dans la calligraphie où les caractères et leurs significations font une unité, ce qui est encore renforcé si on est « réduit à regarder les caractères comme un dessin, sans savoir les lire ».²⁷

Même le vocabulaire du narrateur est empreint d'allusions au Japon, comme les commentateurs de Proust l'ont souligné par exemple pour le mot désignant une jeune fille : « mousmé » - en japonais *musume* :

« De toute évidence, quand j'avais connu Albertine, le mot de « mousmé » lui était inconnu. Il est vraisemblable que, si les choses eussent suivi leur cours normal, elle ne l'eût jamais appris, et je n'y aurais vu pour ma part aucun inconvénient car nul n'est plus horripilant. A l'entendre on se sent le même mal de dents que si on a mis un trop gros morceau de glace dans sa bouche. Mais chez Albertine, jolie comme elle était, même « mousmé » ne pouvait m'être déplaisant. »²⁸ Ces phrases semblent directement inspirées par Loti, qui utilise cette expression dans un passage de *Madame Chrysanthème* : « *Mousmé* est un mot qui signifie jeune fille ou très jeune femme. C'est un des plus jolis de la langue nipponne ; il semble qu'il y ait, dans ce mot, de la moue (de la petite moue gentille et drôle comme elles en font) et surtout de la frimousse (de la frimousse chiffonnée comme est la leur). Je l'emploierai souvent, n'en connaissant aucun en français qui le vaille ».²⁹

²⁶ III, 256

²⁷ II, 640. Un autre passage semble également faire allusion aux caractères chinois – au moins comme Proust les interprétait – quand il dit : « J'avais suivi dans mon existence une marche inverse de celle des peuples, qui ne se servent de l'écriture phonétique qu'après avoir considéré les caractères comme une suite de symboles ... », III, 63.

²⁸ II, 247

²⁹ Voir Loti, p. 82 ; Fraisse, p. 18. Il est peut-être intéressant

Les associations et conceptions de l'esthétique japonaise ne se trouvent pas seulement dans les domaines de la nature et de l'art. La mode du japonisme, la fascination pour le Japon et la Chine durant cette époque sont omniprésentes dans la société décrite par Proust, qu'il s'agisse des vêtements, de la nourriture, des objets et bibelots ou des allusions à la politique.

Durant cette période Proust est entouré aussi de divers objets japonais ou chinois – « un très joli petit meuble chinois »³⁰ « qu'il aimait tant »³¹ et « un très beau paravent à décor chinois et à cinq feuilles, derrière la tête du lit »³² – comme il s'en trouve chez ses amis collectionneurs ou connaisseurs d'art d'Asie orientale, par exemple Robert de Montesquiou, René Gimpel ou Charles Ephrussi³³.

Ainsi les protagonistes du roman vivent dans une atmosphère imprégnée de japonisme. Odette « habitait un petit hôtel très étrange avec des chinoiseries »³⁴. A côté « des potiches chinoises »³⁵, des « coussins de soie japonaise »³⁶, on voit un « cache-pot de Chine »³⁷ ou encore « une grande lanterne japonaise suspendue à une cordelette de

de noter, que le mot « mousmé » se trouve dans le *Petit Robert, Dictionnaire de la langue française*, bien que sa transcription ne laisse guère penser au mot japonais *musume*. On trouvera un regard critique sur le rapport de Loti avec le Japon chez Bernadette Lemoine « Le Japon à la manière de Pierre Loti », voir bibliographie.

³⁰ Albaret, p. 76

³¹ Albaret, p. 390

³² Albaret, p. 77

³³ Selon Fraisse, p. 16, la chambre de Proust « que l'on peut voir reconstituée au musée Carnavalet était ornée d'un paravent japonais, et la chambre qu'il occupait parfois au château de Breteuil (dite aujourd'hui « Chambre Marcel Proust ») est tout ornée (lit, paravent, objets) de décoration japonaise. »

³⁴ I, 296

³⁵ I, 160

³⁶ I, 160

³⁷ I, 160

soie (mais qui, pour ne pas priver les visiteurs des derniers confort de la civilisation occidentale, s'éclairait au gaz) ».³⁸

Plus tard ces motifs sont repris quand le narrateur évoque un « kimono »³⁹, quand la duchesse de Guermantes était « ennuagée dans la brume d'une robe en crêpe de Chine »⁴⁰, que « sa robe de chambre était chinoise »⁴¹ ou que le narrateur constate que Albertine « portait quelqu'un des jolis peignoirs en crêpe de Chine, ou des robes japonaises »⁴². La description même des personnages, se réunissant pour des « dîners chinois »⁴³ suit cette influence : « Son mince et étroit visage était entouré de cheveux noirs et frisés, irréguliers comme s'ils avaient été indiqués par des hachures dans un lavis à l'encre de Chine. »⁴⁴ Et pour montrer des allures de spiritualité ou d'esprit, les protagonistes font allusion à cette mode où tout venait du Japon : « Ce n'est pas de la salade japonaise ? dit-elle à mi-voix en se tournant vers Odette. »⁴⁵ Ce motif de la « salade japonaise » fait allusion à la pièce de théâtre *Francillon* d'Alexandre Dumas fils, créée en 1887, et très en vogue à l'époque. Ainsi Odette peut raconter qu'une amie à elle a fait faire « cette salade japonaise, mais en faisant mettre tout ce que Alexandre

³⁸ I, 159. On est tenté de penser ici à la description que Tanizaki Junichirô fait dans son essai *Eloge de l'ombre* des efforts déployés pour intégrer harmonieusement les bienfaits de la civilisation scientifique et le style japonais. *Op. cit.*, pp. 15-18.

³⁹ III, 52-53

⁴⁰ III, 26

⁴¹ III, 26

⁴² III, 45. Voir aussi II, 714.

⁴³ I, 382

⁴⁴ I, 402

⁴⁵ I, 184. Allusion à la pièce *Francillon*, d'Alexandre Dumas fils, créée en 1887, où la recette est donnée dans le I^{er} acte, scène 2. Voir : *Zu Gast bei Marcel Proust*, op. cit. p. 138. Signalons, que cette « salade japonaise » - à base de pommes de terre - est préparée avec du champagne et du Château d'Yquem.

Dumas fils dit dans la pièce. Elle avait invité quelques amies à venir en manger. Malheureusement je n'étais pas des élues. Mais elle nous l'a raconté tantôt, à son jour ; il paraît que c'était détestable, elle nous a fait rire aux larmes. »⁴⁶

Ce motif de la salade est repris dans *Le temps retrouvé* quand le narrateur évoque les préparations et repas de la bonne cuisine « où la simple salade de pommes de terre est faite ainsi de pommes de terre ayant la fermeté de boutons d'ivoire japonais, la patine de ces petits cuillers d'ivoire avec lesquelles les Chinoises servent l'eau sur le poisson qu'elles viennent de pêcher. »⁴⁷

Mais pendant que le temps s'écoule inlassablement, la vague de cette mode du japonisme commence à baisser peu à peu, et le narrateur avoue que « toutes ces chinoiseries de forme, toutes ces subtilités de mandarin déliquescent me semblent bien vaines. »⁴⁸ Au fil du temps « l'Extrême-Orient reculait de plus en plus devant l'invasion du XVIII^e siècle »⁴⁹, les intérieurs étaient « semés de bouquets Louis XV, et non plus comme autrefois de dragons chinois. »⁵⁰ et « maintenant c'était plus rarement dans des robes de chambre japonaises qu'Odette recevait ses intimes ». ⁵¹ Odette commençait « à remplacer dans ce fouillis nombre des objets chinois qu'elle trouvait maintenant un peu « toc », bien « à côté », par une foule de petits meubles tendus de vieilles soie Louis XIV »⁵² et seulement quelques réminiscences laissent penser à cette mode « en contraste avec les rares ornements floraux des salons Louis XVI d'aujourd'hui – une rose ou un iris du Japon dans un vase de cristal à long col qui ne pourrait pas contenir une fleur de plus – ». ⁵³ Même la « collection

⁴⁶ I, 184

⁴⁷ III, 471

⁴⁸ I, 332

⁴⁹ I, 428

⁵⁰ I, 429

⁵¹ I, 429. Voir aussi I, 414.

⁵² I, 376

⁵³ I, 413

de vieux Chine »⁵⁴ de la grand-mère du narrateur disparaît dans le passé, ainsi qu'une « grande potiche de vieux Chine qui me venait de ma tante Léonie »⁵⁵ et qu'il vendait dans « le magasin d'un marchand de chinoiserie que connaissait mon père. »⁵⁶

Une fois la mode du japonisme passée, les allusions à l'Asie orientale deviennent pour une certaine société des sources de calembours, de blagues, de railleries ou de jeux de mots quand les protagonistes parlent « de ce Dieu chinois qui compte aujourd'hui en France plus de spectateurs que Brahma, que le Christ lui-même, le très puissant Jemenfou »⁵⁷ ou quand on souligne que « dans la province de Canton, en Chine, on ne peut pas vous offrir un plus fin régal que des œufs d'ortolan complètement pourris. »⁵⁸ Ainsi les allusions à la Chine deviennent dans cette société, source d'exotisme, de quelque chose d'absurde et de péjoratif : « Mme la duchesse vous donnera un dictionnaire chinois... ». « Tu nous menaçais de passer définitivement ta vie en Chine ». « Tu étais peut-être amoureux d'une Chinoise ».⁵⁹ « Vous n'allez pas me laisser seule en tête-à-tête avec ces Chinois-là. »⁶⁰

Proust analyse ainsi la société, la décrit avec ironie, qu'il s'agisse des dîners mondains, des « séances...qui réunissent des amateurs de vieilles tabatières, d'estampes japonaises, de fleurs rares »⁶¹ ou des amateurs en admiration devant « l'art du porcelainier », des « assiettes de Yung-Tsching fermées de boutons d'ivoire japonais » ou de « cette barbue dans un merveilleux plat Tching-Hon. »⁶²

⁵⁴ I, 622

⁵⁵ I, 433

⁵⁶ I, 433.

⁵⁷ II, 647

⁵⁸ II, 344

⁵⁹ II, 488

⁶⁰ II, 601

⁶¹ II, 421

⁶² III, 471. Il s'agit de l'empereur Yongzheng (règne 1723-1735) et de l'ère Chenghua (1465-1487). Surtout l'ère

Cette ironie sera encore accentuée dans le domaine de la politique, en observant le milieu des petites gens comme Françoise, qui « quand éclata la guerre russo-japonaise » plaignait « les pauvres Russes » et qui « jugeait coupable la France, restée neutre à l'égard du Japon. »⁶³ Dans les discussions politiques, on fait allusion aux « dernières nouvelles de la guerre russo-japonaise⁶⁴, on échange ses opinions sur la Chine⁶⁵, on est inquiet par la Chine⁶⁶, ou on craint le « péril jaune »⁶⁷, opinion qui – bien sûr – changera pendant la première guerre mondiale durant laquelle la race jaune sera « momentanément réhabilitée ». ⁶⁸ Pour peindre des personnages grotesques comme le diplomate M. Norpois, Proust lui fait citer dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* « un critique militaire très fort, qui avait savamment déduit, avec preuves à l'appui pour quelles raisons infaillibles dans la guerre russo-japonaise, les Japonais seraient battus et les Russes vainqueurs »⁶⁹, sujet qui sera repris dans *Du côté de Guermantes* : « N'ai-je pas lu de lui une savante étude où il démontrait pour quelles raisons irréfutables la guerre russo-japonaise devait se terminer par la victoire des Russes et la défaite des Japonais ? »⁷⁰ Avec le recul du contexte historique, ces allusions se révèlent presque aussi sarcastiques que la référence à Auguste de Pologne, qui « échangea un de ses régiments contre une collection de potiches chinoises ». ⁷¹ Le narrateur démasque le faux-semblant dans les discours de ses contemporains, la propagande de guerre, qui déguise une « défaite quand

Chenghua était célèbre pour ses « réussites étonnantes de la céramique », voir Gernet, op. cit. p. 372

⁶³ II, 229

⁶⁴ III, 387

⁶⁵ II, 149

⁶⁶ III, 387

⁶⁷ II, 553

⁶⁸ III, 605. Les Japonais se battaient contre les colonies allemandes, tandis que les Chinois envoyaient de la main d'œuvre pour les alliés.

⁶⁹ I, 532

⁷⁰ II, 153

⁷¹ III, 523

les Russes par un mouvement stratégique se replient devant les Japonais sur des positions plus fortes et préparées à l'avance ».⁷² Proust peut ainsi jouer ironiquement avec le temps en dépassant la stricte chronologie de l'histoire. Le dicton : « La victoire appartient, comme disent les Japonais, à celui qui sait souffrir un quart d'heure de plus que l'autre »⁷³ dans *Le temps retrouvé*, était déjà évoqué par le narrateur, entre parenthèses, dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* : « (On n'avait pas encore importé d'Orient : « La Victoire est à celui des deux adversaires qui sait souffrir un quart d'heure de plus que l'autre, comme disent les Japonais. ») »⁷⁴

Cet exposé a tenté de retracer une partie des très nombreuses allusions que Proust fait dans son cycle romanesque à l'Asie orientale, et notamment au Japon. Le but n'était pas de faire de Proust un japonisant ou un japonophile, ou de surestimer l'influence de l'Asie orientale dans l'œuvre de Proust. Mais il m'a semblé intéressant d'évoquer une facette peu connue de son œuvre, surtout quand on sait, qu'il se trouve encore beaucoup plus de références à la Chine et au Japon dans les manuscrits de Proust et dans ses esquisses pour *A la recherche du temps perdu*.

Ce n'était pas le lieu pour analyser le style de Proust par rapport à la littérature japonaise, sa préférence pour l'observation au lieu de l'action, pour les descriptions au lieu d'une véritable construction dramatique avec une exposition, un nœud, et une évolution narrative vers le dénouement. Même sans vouloir pousser trop loin les ressemblances dans une telle interprétation, on se rend compte de la fascination de Proust pour « ce charme du dépaysement... dans une pièce russe ou japonaise,

⁷² II, 325

⁷³ III, 515

⁷⁴ I, 324. Je n'ai pas trouvé de dicton japonais qui corresponde à cette phrase citée par Proust. M. Suzuki Junji, auteur d'une thèse sur Proust et le japonisme, Paris 1997, m'a répondu qu'il s'agit probablement d'une invention.

jouée par des artistes de là-bas »⁷⁵ et qui « donne à ces voyageurs le même plaisir étrange et délicieux que nos boulevards à un Asiatique ».⁷⁶

Certaines phrases et expressions de Proust semblent d'ailleurs faire allusion au bouddhisme, quand le bonheur est défini comme « la réduction progressive, l'extinction finale du désir »⁷⁷ et quand « une religion parle d'immortalité, mais entend par-là quelque chose qui n'exclut pas le néant ».⁷⁸ Il en va de même pour certains thèmes importants dans la conception du bouddhisme, comme la maladie et la souffrance (le narrateur, Swann), ainsi que l'âge et la mort (Bergotte, la grand-mère) qui reviennent régulièrement dans le récit et hantent le narrateur. Dans ce contexte il est peut-être instructif de citer une remarque du traducteur Suzuki Michihiko qui écrit: « Ce que j'appellerais l'atmosphère proustienne, la mort successive des personnes que nous portons en nous, cette décomposition-recomposition de la personnalité au fil du travail du temps est, je crois, assez facile à comprendre pour un Japonais qui par son héritage bouddhique a tendance à se laisser faire par le temps, à s'y plier et ainsi jusqu'à un certain point à le dépasser. »⁷⁹

Signalons néanmoins, que la conception du temps chez Proust est fortement influencée par Henri Bergson, ainsi que l'ont souligné des commentateurs, et son scepticisme philosophique concernant la relativité de toute chose, comme son style littéraire, enrichi de nombreux ajouts,

⁷⁵ II, 705

⁷⁶ II, 273

⁷⁷ III, 302

⁷⁸ II, 731

⁷⁹ Dans l'article de Philippe Pons, *Le Monde* du 20 décembre 1996. Sur l'établissement de l'index général de la correspondance de Proust par de nombreux philologues japonais, voir aussi l'article dans le journal *Asahi Shinbun* du 27 janvier 1999, par Yoshikawa Kazuyoshi : « Purûsuto Shokanshû no Sôgô Sakuin. Nihon no Futsubungakusha Kyôdôsagyô de Kansei ».

est proche des *Essais* de Montaigne, qui étaient durant les dernières années de sa vie son livre de chevet. De ce fait, on a apprécié en Proust autant le penseur que l'écrivain⁸⁰, et il n'est pas étonnant de voir qu'il figure au Japon également dans un « Dictionnaire de philosophie ».⁸¹

Saluons donc sereinement chez Proust les facettes transculturelles, qui nous aideront peut-être à analyser plus profondément sa pensée, en parcourant ces charmants « jardins dans une tasse de thé ».

Bibliographie

- Albaret C., 1973, *Monsieur Proust. Souvenirs recueillis par Georges Belmont*, Paris : Editions Robert Lafont
- Berque A., (Ed.), 1994, *Dictionnaire de la civilisation japonaise*, Paris : Editions Hazan
- Fraisse L., 1997, *Proust et le Japonisme*, Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg
- Gernet J., 1990, *Le Monde Chinois*, Troisième édition revue et augmentée, Paris : Armand Colin
- Henning K., 1980, *Japanische Gartenkunst. Form – Geschichte – Geisteswelt*, Köln : DuMont Buchverlag
- Hytier J., 1923, Proust, *Larousse mensuel*, Septembre 1923, pp. 249-250
- Lemoine B., 1997, Le japon à la manière de Pierre Loti, dans *Le vase de béril, Etudes sur le Japon et la Chine en hommage à Bernard Frank*, Paris : Editions Philippe Picquier, pp. 203-211
- Loti P., 1888, *Madame Chrysanthème*. Dessins et aquarelles de Rossi et Myrbach, Gravure de Guillaume Frères, Collection E. Guillaume, Paris : Calmann Lévy Editeur
- Naudin J-B, Borrel A., Senderens A. (Ed.), 1991, *Proust. La cuisine retrouvée*, Paris : Editions du chêne (version allemande : *Zu Gast bei Marcel Proust*, München : Wilhelm Heyne Verlag, 1992)

⁸⁰ Voir l'article « Proust » de Jean Hytier, *Larousse mensuel* de septembre 1923, pp. 249-250, qui souligne l'aspect « philosophique et esthétique » de son œuvre, qu'on peut considérer « comme une suite d'Essais personnels ».

⁸¹ Tetsugaku jiten, Heibonsha, p. 1223 B.

- Nathan J., 1953, *Citations, références et allusions de Proust dans A la recherche du temps perdu*, Paris : Librairie Nizet
- Mauriac C., 1984, *Proust*, Hamburg : Rowohlt
- Pons, P., 1996, Le Japon à la recherche de Proust, *Le Monde*, Vendredi 20 décembre 1996
- Proust M., 1947, *A la recherche du temps perdu*, édition illustrée de soixante dix-sept aquarelles par Van Dongen, NRF, Paris : Gallimard
- Proust M., 1965, *Choix de Lettres*, Présentées et datées par Philip Kolb, Préface de Jacques de Lacretelle de l'Académie française, Paris : Plon
- Proust M., 1954, *Contre Saint-Beuve – Nouveaux Mélanges*, Préface de Bernard de Fallons, NRF, Paris : Gallimard
- Proust M., 1991, *Correspondance*. (21 vol.) Ed. par Philip Kolb, Paris : Plon
- Proust M., 1965, *Proust. Collection Génies et Réalités*, Paris : Hachette
- Tanizaki J., 1995, *Eloge de l'ombre*, Traduit du japonais par René Sieffert, Paris : Publications orientales de France
- Shimonaka H., (Ed.), 1989, *Tetsugaku jiten* (Dictionnaire de la philosophie), Tôkyô : Heibonsha
- Yoshikawa K., 1999, Purûsuto Shokanshû no Sôgô Sakuin. Nihon no Futsubungakusha Kyôdôsgyô de Kansei, *Asahi Shinbun*, Mercredi 27 janvier 1999